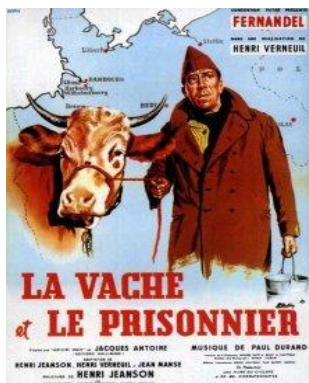




Fondazione Centro
Culturale Valdese

Tutela e valorizzazione delle lingue minoritarie, sportello della lingua minoritaria francese Valli Pellice, Chisone e Germanasca, organizzato dalla Fondazione Centro Culturale Valdese ai sensi della Legge 15 dicembre 1999 n. 482, "Norme in materia di tutela delle minoranze linguistiche storiche"

La vache et le prisonnier¹



La vache et le prisonnier

Réalisation : Henri Verneuil
Scénario : d'après le roman de Jacques Antoine,² *Une histoire vraie*
Pellicule 35mm, noir et blanc
Tournage du 8 juin au 15 août 1959 en Allemagne
Durée : 119mn
Genre : Comédie dramatique
Première présentation le 16 décembre 1959
Interprétation : FERNANDEL (*Charles Bailly*), René HAVARD (*Bussières*), Ingeborg SCHÖNER (*Helga*), Bernard MUSSON (*Pommier*), Ellen SCHWIERS (*Josepha, la fermière*), PIERRE-LOUIS et Richard WINCKLER (*les évadés déguisés en SS*), Franziska KINZ (*la mère d'Helga*), Maurice NASIL (*Bertoux*), Bruno HOFFMANN (*le garde du camp*), Albert RÉMY (*Colinet*), Marguerite (*la vache*).

En 1943, au cœur de l'Allemagne, Charles Bailly, prisonnier de guerre français, est affecté aux travaux des champs dans une ferme dont le patron est mobilisé sur le front russe. Il décide de s'évader, au grand jour, en tenant une vache en laisse d'une main et un seau de lait de l'autre. L'idée n'est pas mauvaise, car nul ne s'inquiétera de ce paisible couple qui semble se déplacer d'une ferme à l'autre. La fermière, avec qui Charles entretient de bonnes relations, trouve le projet dangereux et même le désapprouve. Elle lui donne pourtant la meilleure de ses vaches, Marguerite. Mais

¹ Aux soins de Micaela Fenoglio. Matériel à usage interne

² Jacques Antoine (né le 14 mars 1924 à Neuilly-sur-Seine -) est un homme de télévision et de radio français. Il est le fils d'André-Paul Antoine, auteur dramatique, et petit-fils d'André Antoine, fondateur du Théâtre-Libre. Il fut directeur des programmes de Télé Monte Carlo de 1963 à 1977. Des années 1960 aux années 1990, Jacques Antoine a créé et produit de nombreuses émissions, dont plus de 150 jeux radiophoniques et de jeux télévisés dont les premiers avec la participation de différentes télévisions francophones. Il a écrit ou participé au scénario de quelques films dont *La Vache et le prisonnier* tiré de son roman *Une Histoire vraie*.

l'équipée commence mal. Le voisin de ferme, complaisant, embarque la vache dans sa bétailière et ramène l'évadé à son point de départ. C'est aussi Marguerite qui se perd parmi une centaine de ses semblables ("*Oh! Un champ de Marguerite*"). Bailly est embarqué dans une équipe de prisonniers français travaillant dans une scierie... Il rencontre également des prisonniers russes qui acceptent de l'aider... mais en échange, ils veulent manger Marguerite ! Il se fait arrêter par deux SS qui heureusement s'avèrent être des évadés comme lui. La traversée d'un fleuve sur une passerelle occupée par une compagnie allemande ne posera pas moins de problèmes. La frontière approche et Bailly, le cœur gros, se sépare de sa vache. Le voici enfin en France, mais des invectives un peu rudes de deux policiers français le mettent en fuite. Il prend peur et monte dans un wagon et le train prend la direction de l'Allemagne ! Ce n'est que deux ans plus tard que le soldat Charles Bailly reviendra de captivité, comme tant d'autres.

Nel 1943, in Germania, Charles Bailly, francese, prigioniero di guerra, è assegnato ai lavori agricoli presso una fattoria il cui padrone è stato inviato sul fronte russo. Decide quindi di evadere e quindi di farlo alla luce del sole: in una mano la corda che tiene legata una mucca e nell'altra un secchio di latte. L'idea è buona, poiché nessuno si stupirà di quella tranquilla coppia che pare spostarsi da una fattoria all'altra. La proprietaria della fattoria, con la quale Charles intrattiene buoni rapporti, pur disapprovando il progetto e ritenendolo pericoloso, gli affida la sua mucca migliore, Marguerite. Ma la scampagnata comincia male. Il vicino di fattoria, gentile, carica la mucca sul suo carro bestiame e riporta l'evaso al punto di partenza! O ancora, è Marguerite che si perde fra un centinaio di sue simili ("Oh, un campo di Margherite!") mentre Bailly è arruolato in una squadra di prigionieri francesi che lavorano in una segheria... Incontra poi dei prigionieri russi che accettano di aiutarlo ma che in cambio vogliono mangiare Marguerite o ancora fa arrestare da due SS che fortunatamente si rivelano essere degli evasi come lui! La traversata di un fiume su una passerella occupata da una pattuglia tedesca non pone meno problemi, ma la frontiera si avvicina e Bailly, con il cuore gonfio di pena (così come lo spettatore!) si separa dalla sua mucca. Eccolo infine in Francia, ma le invettive un po' rozze di due poliziotti francesi lo mettono in fuga e impaurito sale sul vagone di un treno diretto... in Germania! Il soldato Charles Bailly rientrerà dalla prigionia solo due anni dopo, come gli altri.

(http://fernandel.online.fr/index_films.htm)

Pour en savoir plus...

Fernandel³

Fernandel au civil Fernand Joseph Désiré Countandin, est né à Marseille le 8 mai 1903 d'une famille d'origine italienne, provenant de Villar Perosa. Son père, comptable, mais aussi comédien-chanteur amateur sous le pseudonyme de *Sined* et sa mère, comédienne amatrice également, décèlent rapidement le talent du jeune Fernand. Celui-ci suit souvent son père lors des concerts qu'il organise dans la banlieue marseillaise en montant sur les planches. C'est à l'occasion d'un concours pour petits chanteurs amateurs qu'il remporte le premier prix des enfants prodiges au théâtre du Châtelet de Marseille. Fernandel a deux frères : Auguste *Marcel Sined*, son aîné de 6 ans (avec lequel il sera un temps *Fernand Sined*), et Francis *Fransined* (plus jeune que lui de 11 ans) ainsi qu'une sœur. A sa sortie de l'école, le père le place à la Banque Nationale du Crédit de laquelle il ne tarde pas de se faire congédier. Il enchaîne ensuite les petits boulots alimentaires, portant des sacs de sucre dans le port de Marseille (il tient une semaine), travaillant dans une maison de tissus et dans de nombreuses banques, mais sa passion pour le chant et son caractère volage ne lui permettent pas de s'établir une situation stable.

En parallèle, il monte sur scène comme chanteur et comique dans les café-concert, où il surprend par son profil chevalin.

En 1925, à 22 ans, il épouse Henriette Manse, la sœur d'un inséparable copain. Ils auront trois enfants, Josette en 1926, Janine en 1930 et Franck en 1935. C'est à la mère d'Henriette que fût attribué l'origine de son pseudonyme *Fernandel*, celle-ci, voyant le jeune Fernand si empressé auprès de sa fille dit en rigolant : « Fernand d'Elle... », phrase qui fit immédiatement mouche et fût adopté par le comédien pour en faire son nom de scène. Ainsi naît Fernandel.

En 1928 il monte sur Paris et se produit au Bobino, devant le succès de cette prestation il signe dès le lendemain un contrat de dix-neuf semaines pour le Circuit des cinémas Pathé de Paris. Malgré la mort de son père en 1930, il poursuit sa carrière de comique à Paris. Installé dans un modeste hôtel de Ménilmontant, il débute à L'Elysée-Palace de Vichy. C'est là qu'Henri Varna, directeur du Casino de Paris et du Théâtre Mogador le vit et l'engagea pour la revue d'hiver du Concert Mayol, revue déshabillée à succès de l'époque où se réunissait le Tout-Paris. Fernandel y tenait trois sketches intercalés entre les tours de danse. C'est alors qu'il se trouve dans la salle que le réalisateur Marc Allégret est frappé par le physique et la personnalité de Fernandel, il décide alors de lui offrir le rôle d'un braconnier dans son film : *Le Blanc et le Noir*. 1930 marque donc le début de la cinématographique de Fernandel.

La même année, Jean Renoir lui confie un rôle plus important dans *On purge bébé*, d'après une pièce de Georges Feydeau. Toujours en 1931, il est la vedette du film de Bernard Deschamps *Le Rosier de Madame Husson*, où il interprète un rôle qu'on lui confiera souvent par la suite : celui d'un jeune homme niais, en l'occurrence ici un puceau qui perd sa virginité dans un lieu de plaisir.

Par la suite, ses triomphes se multiplient, notamment dans les films de Christian-Jaque *Un de la légion* et *François I^{er}* (1936), mais surtout dans ceux de Marcel Pagnol : *Angèle* (1934), *Regain* (1937), *Le Schpountz* (1938), *la Fille du puisatier* (1940), et plus tard *Topaze* (1951). Si les films des années 1940 seront peu marquants, dans les années 1950 Fernandel acquiert une renommée internationale grâce à Julien Duvivier et à la série des Don Camillo, tirés de l'œuvre de Giovanni Guareschi, où un curé et un maire communiste se livrent une lutte d'influence dans un petit village en Italie : *Le Petit monde de Don Camillo* (1951), *Le Retour de Don Camillo* (1953). Puis, avec d'autres réalisateurs, *la Grande bagarre de Don Camillo* (1955), *Don Camillo Monseigneur* (1961), *Don Camillo en Russie* (1965) et enfin *Don Camillo et les contestataires*, film qu'il commence à tourner en 1970 mais qu'il ne pourra achever. Parmi les autres grands succès cinématographiques de Fernandel, notons aussi *L'auberge rouge* (1951), *Ali Baba et les quarante voleurs* (1954), film de Jacques Becker et surtout *La Vache et le Prisonnier*, film d'Henri Verneuil tourné en 1959.

³ Texte élaboré à partir des indications fournies par <http://fernandel.online.fr>

Fernandel a aussi été réalisateur de films : *Simplet* en 1942, *Adrien* en 1943 et *Adhémar ou le jouet de la fatalité* en 1951 et en 1963 Il a fondé avec Jean Gabin la société de production Gafer. Il a également remporté un grand succès avec les enregistrements des textes des Lettres de mon moulin d'Alphonse Daudet comme *La Chèvre de Monsieur Seguin*, *Les Trois Messes basses*, *Le Secret de Maître Cornille* ou *Le sous-préfet aux champs*.

Les succès cinématographiques n'empêchent pas Fernandel de continuer une carrière de chanteur. Il joue dans de nombreuses comédies musicales, le plus souvent transformées en films par la suite. Certaines des chansons qui y sont interprétées deviennent des « tubes », comme *Ignace* ou *Simplet*, ou encore *Félicie aussi*. Contrairement à ce qu'on peut lire quelquefois, Fernandel n'a pas souffert d'acromégalie. Atteint d'un cancer, il meurt d'un arrêt cardiaque, à cause de la fatigue imposée par la maladie et les traitements, le 26 février 1971 dans son lit, dans son appartement de l'avenue Foch à Paris. Il est inhumé au cimetière de Passy.

Voici quelques ouvrages consacrés à Fernandel :

Franck FERNANDEL, *A la table de Fernandel*, Marseille, Éditions Autres Temps, 2006.

Philippe HALSMAN, *The Frenchman*, Cologne, Éditions Taschen, 2005.

Jean-Jacques JELOT BLANC, *Les plus belles répliques de Fernandel*, Paris, Le rocher, 2005

Régine HERNOU, *Monsieur Pagnol et son clan*, Courtomer, Éditions ABM, 2005.

Franck FERNANDEL, *Fernandel mon père*, Marseille, Éditions Autres Temps, 2005.

Jean-Christophe GUILLARDEL, *Fernand, Antonin, Honoré comme il vous plaît...*, Marseille, Éditions Bénévent, 2005.

Corinne CONTANDIN FERNANDEL, *Fernandel (aux portes de sa légende)*, Marseille, éditions Jean-Pierre Taillandier, 2003.

Jean Jacques JELOT BLANC, *Fernandel, l'accent du soleil*, Paris, Stock, 1991.

Jacques LORCEY, *Fernandel, Biographie*, Paris, Ramsay (cinéma), 1990.

Raymond CASTANS, *Fernandel m'a raconté*, Paris, Table Ronde, 1976

Fernandel par Henri Tisot

En hommage à Fernandel à l'occasion de la commémoration du trentième anniversaire de sa disparition (bien que le mot 'disparition' ne puisse exister avec Fernandel), le vendredi 19 octobre 2001 à Carry le Rouet.

Marseille est toujours attentive à tous ceux qui lui apportent la gloire et elle leur vient parfois en aide lorsque le succès fléchit, comme c'est le cas en ce moment pour l'O.M. Cela a été aussi le mien lorsque j'ai interprété le rôle de Panisse dans la Trilogie de Pagnol en compagnie de Roger Hanin-César. L'accueil que le public a réservé à votre ami Henri Tisot l'émeut encore. Aussi, je suis persuadé que le Ministre-Maire Jean-Claude Gaudin aura à cœur d'œuvrer pour que l'on déploie un tapis rouge afin que Fernandel puisse redescendre du ciel avec les honneurs de monument national qui lui sont dus. Là-haut, Dom Camillo a déjà posé auprès de saint Pierre une permission qui devrait prendre effet pour le week-end du 19 octobre 2001, où l'on va commémorer à Carry-le-Rouet le trentième anniversaire de sa disparition sur terre. Marseille et tout le Midi doivent s'apprêter à accueillir le grand Fernand et aider son fils Franck qui œuvre pour que l'on n'oublie pas son père. Ainsi tous les Marseillais et tous les Méridionaux, faisant appel au souvenir si vivace et affectueux du grand Fernand, qu'ils gardent précieusement au fond de leur cœur, pourront crier à la France entière la phrase nous concernant et que Pagnol avait toujours à la bouche : *"Nous sommes les plus forts !"* J'ai rencontré Fernandel en chair et en os trois fois dans ma vie, et les trois fois cela a provoqué en moi le même choc aussi marquant sans aucun doute que celui que l'on doit éprouver lorsque l'on comparaît devant le Sphinx ou les pyramides de Gizeh. Car Fernandel c'est un acteur, un grand acteur certes, un immense artiste, un comédien inégalé, mais on peut dire tout ce que l'on veut, on ne le définit jamais vraiment que quand on dit : Fernandel, c'était un monument ! La première fois que je l'ai vu, je devais avoir cinq ou six ans à peine et mon père m'avait conduit au 'Comoedia' qui était une salle de spectacle à La Seyne sur mer dans le Var où je suis né. Fernandel s'y produisait. Mon père riait si fort que tout à coup Fernandel s'est adressé à lui et rien qu'à lui, pour lui dire : *"non mais... qu'est-ce qu'il a celui-là à rire comme ça ?"* Toute la salle s'est alors tournée vers nous, et sur le coup nous fûmes submergés mon père et moi par des milliers de paires d'yeux qui nous fixaient. Et je fus tout de suite après obnubilé par une seule chose, par le visage de Fernandel qui par le

phénomène du zoom semblait s'être rapproché de nous au point de nous toucher. Il était là en gros plan et je ne voyais plus que les inexplicables dents de Fernandel, ces dents inoubliables et rieuses qui semblaient... nous mordre à belles dents au point qu'elles ne laissent place à rien d'autre. Aujourd'hui encore elles obstruent tout le souvenir de cette soirée, la première sans doute où j'assistais à un spectacle. Et me voilà mordu à tout jamais ! La seconde fois, j'étais déjà plus âgé, j'avais fait ma communion solennelle et avec mes parents et mes grands-parents, nous revenions d'Italie où nous étions allés embrasser de la famille à Alassio à une soixantaine de kilomètres de la frontière de Vintimille où nous dûmes nous arrêter au retour. Sans prévenir mon père, le cousin Joaning avait rempli de victuailles la malle arrière de la traction avant Citroën dans laquelle nous nous étions entassés. Et après le "rien à déclarer" innocent de mon père, le douanier qui lui avait fait ouvrir son coffre, s'était trouvé nez à nez avec le jambon cru, les bouteilles de Marsala, la coppa, bref tout ce qui est habituel de ramener d'Italie quand l'on ne se fait pas coincer. Mon père tentait d'expliquer qu'il n'était pas au courant de ce que contenait son coffre, mais ça paraissait un peu gros. Et voilà qu'apparaît Fernandel pour la seconde fois dans ma vie : une voiture américaine, blanche si je me souviens bien, stoppe devant le bureau de la douane et en sort Fernandel, magnifique, colossal, chapeauté de paille blanche et prêt à saluer qui veut bien lui adresser des vivats. Il y avait foule à la frontière à cette heure là, aussi en quelques secondes, les douaniers, les occupants des automobiles qui entraient en Italie comme les occupants de celles qui, dans l'autre sens en sortaient, tous, n'eurent d'yeux que pour Fernandel et se mirent à chuchoter en chœur : *"Fernandel, Fernandel, mais c'est pas vrai, c'est lui ! non, c'est lui ? mais c'est pas possible... Fernandel ! Mais je rêve..."* C'était une vraie révolution. Le petit Jésus passerait peut-être inaperçu à la douane, Fernandel pas ! Et j'ai su à ce moment-là, ce que c'était que la gloire ! Mon père, tout en faisant face au douanier qui le tenait en respect, cria de loin en direction de Fernandel : *"Vous, Monsieur Fernandel, on ne vous dit rien quand vous passez à la douane."* Et Fernandel avait répondu avec beaucoup d'à propos : *"A l'entrée, oui, à l'entrée on ne me dit rien... mais à la sortie, n'ayez pas peur, ce ne sera pas la même chose."* Et se redessine dans ma tête ce visage mobile et pourtant imperturbable dont tous les Français conservent le souvenir intact. Fernandel il représentait les Français dans tous les rôles qu'il tenait ; Fernandel, il lui arrivait dans les films ce qui arrivait à tous les Français ou bien ce qui manquait de leur arriver à tous. Fernandel c'était les Français, c'était la France, c'était nous ! ! ! Aujourd'hui sans être méchant mais en étant tout bêtement lucide, on peut dire qu'il y en a peu qui nous représentent et dans lesquels nous pouvons nous retrouver comme dans un miroir. Peut-être que je me trompe, mais toujours est-il qu'à la suite de ces deux rencontres chocs de mon enfance avec Fernandel, je décidais de devenir "artiste" comme lui, dussé-je faire rire ou pleurer comme lui. Je rêvais d'être lui. J'ai fait ce que j'ai pu pour y parvenir et sans avoir la prétention d'y être parvenu, je puis dire que je m'en suis approché. Oui, je me suis approché de Fernandel la troisième fois que je l'ai rencontré en 1969 : je fus engagé dans un des derniers films que Fernandel a tourné, le film d'Henri Colpi "Heureux qui comme Ulysse" et que la télévision reprogramme au moins une fois par an au grand bonheur du public qui ne se lasse pas de le regarder. Fernandel y est égal à lui-même : simple, énorme, drôle, émouvant, vrai, grandiose. Et moi, je suis si je puis dire ! Je veux dire par là que je le suis. Je ne suis pas lui, mais je le suis. Et ce n'est déjà pas rien que de le suivre. On m'avait engagé pour jouer le gendarme qui au carrefour où se présente Fernandel en compagnie d'Ulysse (le cheval qu'il tente de sauver de l'abattoir), lui barre la route et lui demande d'obtempérer au coup de sifflet. En fait, on avait surtout pensé à moi parce que la célébrité que je devais à mon imitation du général de Gaulle, m'inclinait à interpréter des personnages portant képi, tel ce gendarme qui réglait la circulation au carrefour de quatre routes. S'ensuit une scène mémorable que l'on a mise dans la boîte comme on dit en jargon de cinéma en une seule prise, d'abord parce que les embouteillages qui figurent dans le film étaient si vrais qu'ils occasionnèrent des coups de klaxons sur de nombreux kilomètres et ensuite parce que la prise a été bonne du premier coup. J'étais un peu déçu, comme tout comédien qui doute de lui, de ne pas la recommencer au moins une fois pour être sûr, quand Fernandel me dit : *"Mais pourquoi veux-tu qu'on la recommence, elle était parfaite."* Timidement, je tentais : *"Ça allait Monsieur Fernandel, c'était bien ?"* - *"Mais c'était parfait mon petit, ça pouvait pas être mieux"*. Et pour ne pas être en reste, avec un esprit un tantinet flagorneur je dis alors à Fernandel : *"Vous savez Monsieur Fernandel, jouer avec vous ça n'est pas sorcier : vous parlez - on vous répond."* Pour être franc, je m'attendais à ce qu'il me dise quelque chose qui aurait signifié qu'il n'était pas dupe : *"Tu exagères... mais enfin ce n'est pas le tout que de me répondre, il faut encore tenir le rôle."* Au lieu de ça, après mon péremptoire *"vous parlez, on vous répond"*, le plus simplement du monde, Fernandel laissa tomber : *"Eh oui !"*. Mais attention, il ne faut pas croire que Fernandel était prétentieux. Tout simplement, il ne doutait pas de lui, il ne doutait en aucun cas de Fernandel, ce qui n'est pas pareil. Fernandel avait une confiance

inébranlable en Fernandel. Son attitude aurait été outrecuidante si Fernandel s'était pris pour Fernandel. Mais Fernandel ne se prenait pas pour Fernandel, il agissait en fonction du personnage de Fernandel qu'il s'était forgé : *"Vous comprenez, soutenait-il, Fernandel ne peut pas faire ça, Fernandel ne peut pas jouer ça, le public de Fernandel n'admettrait pas que Fernandel dise, fasse ça... ce ne serait pas digne de Fernandel si Fernandel se permettait de... Fernandel se doit de..."* Et c'est ainsi que Fernandel a été toute sa vie durant l'égal du grand Fernandel qu'il rêvait d'être et qu'il a constamment été. Du coup, des comme Fernandel il n'y en a plus soyez-en sûr, on n'en fait plus, et comme on dit : le moule est cassé. Et Fernand Contandin mort, Fernandel est devenu vivant à tout jamais dans la mémoire collective des humains du monde entier qui ont vu ses films... Pourtant, il ne faut pas croire que ça a été si facile d'être Fernandel. Toute sa vie, le public qui ne fait parfois pas de cadeau, le public n'a cessé de lui seriner : *"Monsieur Fernandel on vous aime, mais soyons juste il y a Raimu : premier prix, Raimu - deuxième prix, Fernandel"*. Et puis, vint le jour où Fernandel aborda un rôle dramatique dans le film "Meurtres" en 1950, et alors, et enfin, un spectateur avoua à Fernandel : *"Ah, bravo! Il n'y a pas à dire : premier prix, Fernandel"*. Ce à quoi Fernandel demanda tout naturellement : *"Et Raimu ?"*. Et il se vit répondre : *"Ah ! Raimu, il est hors concours"*. Non, tout n'a jamais été si facile que ça pour Fernandel. Il lui a aussi fallu endurer à la fin de sa vie l'ingratitude de ceux, nombreux, très nombreux, dont il a parfois fait la fortune, rempli les poches dans tous les cas. Ce film "Heureux qui comme Ulysse" n'a pas rendu à Fernandel tout le bonheur qu'il a cependant donné au public. Je m'explique: quand un film sort dans vingt mille salles, même s'il n'y a qu'un spectateur par salle, cela fait tout de même vingt mille spectateurs. Mais si ce même film sort dans vingt salles cela ne fera jamais que vingt spectateurs. Et c'est ce qui s'est passé avec "Heureux qui comme Ulysse". Les distributeurs qui avaient fait leurs choux gras pendant des décennies avec Fernandel, le laissèrent tomber au dernier moment et ne programmèrent ce film que dans peu de salles ne croyant ni à la carrière de ce film, ni en Fernandel dans ce film. Et ça, Fernand Coutandin, lui, il l'aurait supporté bien que ce soit dur à avaler. Mais l'autre, je veux parler de l'acteur, le comédien, le grand comédien, l'immense bonhomme qu'était ce type qui jouait toujours fidèlement le rôle de Fernandel, ce type qui avait les mêmes dents qu'Ulysse, le cheval, et des yeux si perçants qu'ils crevaient l'écran pour déverser au travers de lui tous les sentiments de la nature humaine dans les salles de cinéma, non, ce monsieur-là qui jouait le rôle du grand Fernandel, lui il n'a pas admis que l'on fasse ça à Fernandel. Alors, qu'est-ce qu'il a fait ? Eh bè il est parti. Il est parti sans rien dire, en faisant semblant d'être 'heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ou comme cestuy là qui conquiert la Toison'. Mais moi je sais qu'il est parti avec le cœur gros. Peut-être même est-il parti parce qu'il en avait gros sur le cœur... et que sans ça, il ne serait pas parti. Ça fait trente ans qu'il est parti. Ne l'oublions jamais ! C'était quelqu'un ce Fernandel !